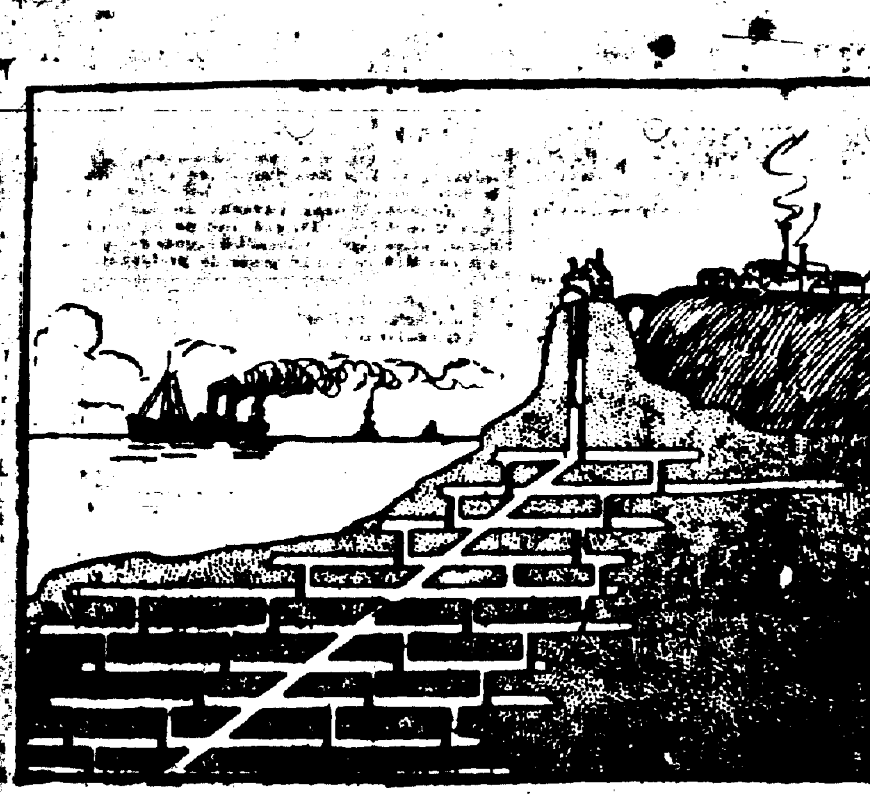

MINES SOUS LA MER.

Sous l'océan, à une si grande profondeur que quelquefois on n'entend pas le fracas des eaux au-dessus, se trouvent à divers points de l'Europe des mines de charbon dans lesquelles des hommes passent leur vie, aussi inconnus du reste du monde que s'ils n'existaient pas.

La plus remarquable de ces mines sous-marines est située à Whitehaven: elle s'étend à quatre milles sous la mer d'Irlande. Un passage a été creusé à une profondeur de cent brasses et des centaines de couloirs latéraux sont percés ça et là.

C'est dans ces galeries sombres que des centaines d'hommes travaillent nuit et jour avec une masse incalculable d'eau sur leurs têtes.

TEMPERATURE

Du 1er juillet 1901.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No [illegible] rue du Canal, [illegible] Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	86	30
Midi........	94	34
3 P. M......	94	34
6 P. M......	92	33

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 808 MAIN STREET.

LES CHALEURS.

Il fait chaud, très chaud! Tel est le cri qui s'échappe à ce moment de toutes les poitrines, de celles du moins qui peuvent encore pousser un cri. Nous nous plaignons bien haut des excessives chaleurs que nous éprouvons en ce moment, mais qu'est ce que cela auprès de celles auxquelles sont soumises les villes du Nord et du Nord Ouest? Nous ne savons combien d'entr'elles ont enregistré près de 100 degrés, au moins 98.

Dans quelques unes le thermomètre a accusé plus de cent degrés, et à Chicago la chaleur a atteint le chiffre effrayant de 104 et même de 106; aussi les accidents sont-ils nombreux.

A New York la chaleur a fait dix-neuf victimes, enlevées par la mort, et les dépêches d'hier matin enregistraient, en outre, vingt prostrations.

A Philadelphie il y avait eu dans la même journée, 25 prostrations et un décès; à Baltimore, le thermomètre avait atteint 99 degrés et l'on annonçait un décès et plusieurs prostrations.

Ce qu'il y a de plus terrible en cette affaire, c'est que l'on ne prévoit pas la moindre baisse de température dans les villes qui se trouvent ainsi cruellement éprouvées.

Un fait qui mérite d'être relevé et qui est de nature à nous consoler, c'est que nos chaleurs sont loin d'atteindre celles des villes du Nord. Nous avons au Sud à compter beaucoup moins de victimes. La raison en est assez simple. Ce ne sont pas les ardeurs de la canicule qui constituent ce que l'on appelle les pays chauds, ce sont leurs plus longues durées. Nos corps sont déjà habitués aux chaleurs quand nous sortons du mois de juin et que nous entrons en juillet.

Il en est de même en Europe. Tout le monde sait qu'en Russie les chaleurs sont excessives. Rien de plus simple. Les jours y sont extrêmement longs et les nuits très courtes.

Dans les régions polaires même, l'observateur peut assister, sans désemparer au coucher et au lever du soleil. Il n'en faut pas davantage pour expliquer ces températures excessives de St Pétersbourg et de la Sibérie.

Félicitons-nous donc de pouvoir échapper à ces excès. C'est une compensation aux chaleurs précoces auxquelles nous expose notre climat.

LA MISSION DE Mme BOTHA.

Les bruits les plus contradictoires continuent à courir au sujet de la mission de Mme Botha, et les initiés, c'est-à-dire le docteur Leyds, M. Fischer, sont, à cet égard, d'un mutisme qui n'est pas fait pour éclaircir la question. Ils se contentent d'affirmer que si Mme Botha est venue en Belgique c'est pour y prendre du repos, simplement.

L'on fait remarquer à ce propos qu'une femme de la trempe de Mme Botha n'est pas de celles qui abandonnent à la guerre leur mari et leur fils pour aller jouir au loin d'un "dolce far niente".

A la vérité—et dans les sphères diplomatiques belges on n'en doute aucunement—Mme Botha a bien une mission: celle d'éclairer le président et le ministre Leyds sur la situation réelle des forces boers et les nécessités de la situation.

Le président Krüger, ainsi qu'on l'a dit, est en ce moment en relations télégraphiques avec ses partisans par le canal du consul holandais à Pretoria, et l'on affirme—nous donnons la nouvelle sous réserves bien qu'elle nous vienne de source indiscutable—que c'est la "grille" diplomatique du Neerland qui sert pour ces communications.

ECHOS DE PARTOUT

L'explosion de la cartoucherie Gévelot à Issy.

Il se confirme de plus en plus que la cause de la catastrophe est due à une imprudence.

Un témoignage est venu confirmer l'importance de la trouvaille faite dans les décombres, par M. Girard, directeur du laboratoire municipal. M. Lemercier, juge d'instruction, a en effet interrogé une ouvrière de la manufacture d'Issy-les-Moulineaux, qui lui aurait appris que, peu d'instants avant l'explosion, elle avait vu dans l'atelier du chargement des cartouches, le chef de l'équipe des chaudronniers attachés à l'établissement, M. Seleo. Cet ouvrier se servait de la lampe à souder trouvée dans les débris et travaillait à munir d'un purgeur un tuyau qui amenait la vapeur servant à chauffer un bain de graisse.

D'après ce témoignage, Seleo procédait donc à cette opération au moment où l'accident s'est produit. On croit que la poussière de poudre qui se dégagea lorsque Munch vida le contenu de son sac, prit feu au contact de la lampe à souder et détermina l'explosion. Ce qui contribue à renforcer cette hypothèse, c'est que le malheureux Seleo a été décapité et projeté à une grande distance.

Le directeur de la manufacture ne s'explique pas la présence de cet ouvrier dans l'atelier de chargement des cartouches. Il lui avait été, dit-il, formellement interdit d'effectuer des réparations sur place en cet endroit dangereux, et il aurait dû dévisser les pièces et les réparer dans l'atelier de plomberie.

M. Lemercier continue activement son instruction et s'efforcera d'établir les responsabilités.

La population de l'Angleterre.

Le gouvernement anglais vient de publier le rapport préliminaire sur le recensement.

Les cinq plus grandes villes d'Angleterre, après Londres, ont donné les chiffres suivants: Liverpool, 684,947 habitants; Manchester, 543,960; Birmingham, 522,182; Leeds, 428,953, Sheffield, 380,717.

La population mâle de l'Angleterre et du pays de Galles est de 15,721,728 contre 16,804,347 du sexe féminin. Il n'est pas tenu compte des hommes servant à l'extérieur dans l'armée et dans la marine militaire, non plus que dans la marine marchande.

Le chiffre proportionnel de la population des villes est de 77 0/0. Il était de 75 0/0 en 1891.

Chez Ranavalo.

Du "Journal":

Avant de quitter Paris, la grande cantatrice roumaine, Mme Hélène Theodorini est allée s'inscrire, bien, chez la reine Ranavalo, ce qui n'est que tout naturel.

En effet, chose peu banale, c'est à Madagascar que Mme Théodorini, alors baronne de Cequiel, a fait son voyage de noces. A Tananarive, elle a été présentée à la souveraine, et a eu l'honneur d'assister à la fameuse cérémonie du bain que, abritée derrière des lambas de soie, la jeune reine prenait devant les hauts fonctionnaires de sa cour.

La Pêche, les Pêcheurs et les Poissons

La pêche à la ligne est une des plus anciennes lâchetés connues.

—La pêche n'a pas la noblesse de la chasse. Le gibier, en effet, voit le chasseur, il peut se débrouiller. On n'a jamais cherché à attirer un lapin en mettant une carotte au bout de son fusil.

—La pêche à la ligne, c'est le premier des abus de confiance, par ordre chronologique. Il a précédé de plusieurs siècles ceux des employés, des caissiers.

—Pêcher à la ligne, c'est aussi lâche que d'attirer un aveugle affamé dans un guet-apens en lui faisant flairer son mets favori.

—Les personnages qui, dans l'histoire, se sont conduits vis-à-vis de leurs ennemis comme font les pêcheurs vis-à-vis des poissons, sont voués à jamais à l'exécration publique.

—L'invention de l'hameçon assure pour toujours à l'homme le record de la férocité.

—Les pêcheurs sont les tortionnaires les plus raffinés qui soient.

Ils ne passent pour les plus doux et les plus inoffensifs des hommes que parce que les poissons ne crient pas.

—Le silence des poissons, c'est l'excuse des pêcheurs.

Mais il ne faut pas croire que les poissons, parce qu'ils ne disent mot, consentent.

—Les poissons sont de tous les êtres organisés ceux qui ouvrent la bouche....pour ne rien dire!

—Dire qu'il n'a peut être manqué aux poissons pour être défendus par la Société protectrice des animaux et vivre relativement heureux, qu'un larynx!

—On ne croit guère à la souffrance de ce qui ne crie pas: heureuses les bêtes qui ont plusieurs cordes vocales à leur arc!

—On lyncherait un homme pour le cri d'un chien douillet qu'il aurait bousculé par inadvertance et l'on félicite un pêcheur selon le nombre de pauvres gorges de poissons qu'il a déchirées.

—Le ciel a refusé au poisson tout ce qui peut éveiller la pitié: la voix et l'expression douloureuse du regard.

Et puis pourquoi, diable, un poisson pris a-t-il toujours l'air, au bout d'une ligne, d'être fou de joie?

—La pêche est une religion où les pêcheurs ne se repentent jamais.

—La pêche devrait "commencer" ou "finir". Pas du tout, bien que n'ayant ni portes, ni serrures, elle "ouvre" et elle "ferme".

On n'a jamais su pourquoi.

—La pêche n'est pas un art, c'est un hasard.

—C'est une malice cousue d'un fil blanc.

C'est un fil de soie qui s'en va au fil de l'eau.

C'est une gourmandise qui profite d'une faim et compte sur une voracité.

—Le pêcheur à la ligne a le mérite de la patience, c'est entendu, mais est-ce que vous croyez qu'il peut faire autrement?

—Le vrai pêcheur se moque pas mal du paysage qui l'entoure: les fonds lui importent peu, il n'y a que le fond qui l'intéresse.

—On ne s'imagine pas qu'un pêcheur puisse "avoir de la conversation" dans la vie ordinaire.

Les premières bavardes ont dû être des femmes de pêcheurs exaspérées.

—Les pêcheurs ne parlent pas, d'abord pour ne pas effaroucher les poissons et ensuite parce qu'on n'a rien du tout à dire quand on pêche.

—Pêcher, c'est attendre.

—Il paraît qu'il y a des pêcheurs qui trouvent le temps court.

—Il n'y a pas de bons ou de mauvais pêcheurs, il n'y a que des poissons affamés ou des poissons repus.

—Ce qu'il y a de plus à plaindre encore que le poisson, c'est le ver de vase: lui n'a même pas l'illusion!

—Les poissons pêchent aussi, mais eux, c'est par excès de gourmandise!

—Le pêcheur est souvent plus attrapé que le poisson.

—Pour un pêcheur, l'eau est un mur derrière lequel il croit toujours qu'il se passe quelque chose.

—Si le pêcheur pouvait voir l'isolement prolongé de son hameçon ou l'indifférence des poissons qui passent, il s'endormirait ou il s'en irait.

—La pêche n'est vraiment absolument amusante que pour le bouchon qui peut voir à la fois la tête du pêcheur et celle du poisson.

—Une exposition universelle est bien moins intéressante pour un pêcheur qu'un bouchon qui flotte.

—Dire qu'il y a peut être des maladies de cœur qui ont été accélérées par des tressautements de bouchons!

—Il y a des histoires de pêche comme il y a des histoires de chasse: la blague est amphibie.

—Un pêcheur a toujours pris un plus gros poisson que "celui-là".

—Le vrai pêcheur en exercice ne rit jamais.

Il faut dire qu'il n'y a pas de quoi.

—Ce qui peut étonner, ce n'est pas qu'un homme, jouissant de la plénitude de ses facultés, s'acharne à pêcher toute une journée sans résultat, c'est qu'il recommence le lendemain!

—Un poisson qui se méfierait ne serait jamais pris.

Mais il mourrait de faim.

—Si les poissons étaient des esprits déductifs, ils n'auraient jamais peur ni des gens qui font du bruit ni des flots agités.

Ils ne se méfieraient que des gens d'aspect inoffensif et des petits coins tranquilles et giboyeux.

—Il est vrai que si les poissons étaient si intelligents que cela, c'est eux qui pêcheraient les hommes, avec, au bout de leurs lignes, des petits vers rouges qui seraient des décorations.

—L'immobilité de certains pêcheurs est extraordinaire et effraierait si l'on était de leur famille.

Il faut, pour s'apercevoir qu'ils sont encore vivants, attendre de les voir tirer un poisson de l'eau.

Aussi, presque toujours, s'en va-t-on les croyant morts.

—Ce qu'il y a de plus énervant encore que de pêcher, c'est de voir pêcher.

Un individu qui regarde pêcher plus de cinq minutes est jugé, cérébralement......

—Pourquoi les curieux sont-ils toujours pour les pêcheurs contre les poissons?

Pourquoi en font-ils une affaire personnelle?

—Un curieux qui voit prendre un poisson sourit toujours.

—Petite définition:

Carpe: bâilleur de fond,

—Les armoiries du goujon:

—"De gueule ouverte sur fond de sable."

—L'arête, c'est l'hameçon avec lequel le poisson cuit essaye à son tour de prendre le pêcheur.

—Restons en là: une chronique sur la pêche ne doit pas être tirée à la ligne......

CORRESPONDANCE.

Chicago, le 28 juin 1901.

M. le rédacteur de l'ABEILLE:

Cher Monsieur,

Depuis dix jours que j'ai quitté la Nouvelle-Orléans je voulais vous écrire, mais j'ai été très occupé et je voulais connaître un peu la ville de Chicago pour vous communiquer mes impressions.

Le trajet de la Nouvelle-Orléans à Chicago se fait très rapidement, en vingt-quatre heures environ, et il n'y a rien de très intéressant à voir. Le pays est peu accidenté et paraît bien cultivé. J'ai revu notre Mississipi avec plaisir et l'ai traversé pour la première fois sur un pont. Ce n'était pas, cependant, notre grand fleuve dont les eaux limoneuses passent avec tant d'impétuosité devant notre ville, dans leur hâte à se précipiter dans le beau Golfe du Mexique. Notre Mississipi louisianais, celui qui est entièrement à nous, ne se laissera pas vaincre facilement par l'homme, et il faudra de rudes combats pour qu'on puisse le faire passer sous le joug. Néanmoins, il faudra qu'il se soumette, lui aussi, et le fier fleuve de la Louisiane sentira un jour, au-dessus de ses eaux, l'arche gigantesque d'un pont, sur lequel s'élancera la locomotive, avec le bruit du tonnerre et la rapidité de l'éclair. L'homme, ce "roseau pensant" cet être si frêle, a conquis la nature entière, parce que seul il pense, seul il possède une étincelle du génie divin.

Le lac Michigan, sur lequel est bâtie la ville de Chicago, est très beau et très intéressant, au point de vue historique. Les Indiens, les coureurs de bois, les hardis explorateurs, venaient du grand fleuve Saint-Laurent par les lacs, ces immenses mers d'eau douce, jusqu'à la petite rivière Chicago, un des affluents du lac Michigan. Ils suivaient le Chicago jusqu'à sa source, puis mettant leurs légères pirogues sur leurs épaules, ils marchaient jusqu'à la rivière des Illinois qu'ils descendaient jusqu'au Mississipi, dont le courant les portait jusqu'au Golfe.

Il n'y a plus maintenant de "portage", on a creusé un canal qui relie le Chicago à la rivière des Illinois, et, par un travail prodigieux, on a changé le cours du Chicago. On a fait rebrousser chemin à ses eaux qui, au lieu de tomber dans le lac Michigan, vont se confondre avec les eaux de l'Illinois, pour se perdre un peu plus loin dans le Mississipi. Il est curieux de penser que notre fleuve, devant la Nouvelle-Orléans, contient quelques gouttes de l'eau du grand lac que je contemple ici tous les soirs avec admiration, et qui est à près de mille milles de distance de la métropole du Sud. Je charge ce courant, qui part du Michigan pour arriver au Golfe du Mexique, d'un message affectueux pour la rive louisianaise.

La ville de Chicago est grande et belle et contient près de deux millions d'habitants. Il y a soixante-dix ans elle n'existait pas encore, et le site où elle s'étend aujourd'hui était en 1830 une prairie que traversait lentement, pour arriver au lac Michigan, un petit cours d'eau nommé la rivière Chicago. En 1803 le gouvernement fédéral établit le fort Dearborn au bord du lac. Le 5 août 1812 on apprit que le fort devait être attaqué par un grand nombre d'Indiens. Il fut abandonné par la garnison, mais les soldats, ainsi que quelques colons qui les accompagnaient, tombèrent dans une embuscade et ils furent presque tous massacrés par les Indiens. C'est ce qu'on appelle dans l'histoire de l'Illinois "le massacre du Fort Dearborn". Les Indiens détruisirent le fort après le massacre, mais il fut rebâti en 1816.

Le 4 août 1830 on traça le plan de la ville de Chicago, et le 4 mars 1837 la ville eut une charte et un gouvernement municipal. Elle progressa rapidement, et en 1871, elle était une grande ville, quand eut lieu un incendie désastreux qui dura près de trois jours. Il y eut une perte de deux millions de dollars; dix-huit mille maisons furent détruites, et cent mille personnes restèrent sans asile. Il y eut alors dans le monde entier un élan de pitié et de charité, et les secours affluèrent de toutes parts. L'humanité est, sans nul doute, charitable, et la générosité est moins rare qu'on ne le croit. Dans toutes les grandes infortunes l'âme des foules a été touchée, et le malheureux a reçu l'obole du pauvre aussi bien que l'offrande du riche.

J'ai pu me rendre compte de l'étendue et de la beauté de Chicago, grâce à une amabilité d'un de mes anciens élèves de la Nouvelle-Orléans, M. Charles B. Stafford, avocat distingué établi à Chicago depuis huit ans. Dimanche dernier M. Stafford est venu me prendre en voiture, et pendant plusieurs heures m'a fait faire une promenade charmante, avec sa femme et son bébé, intéressante petite fille de deux ans.

Il y a ici de beaux parcs; au côté sud, Washington et Jackson, que relie le Midway, si célèbre pendant l'Exposition de 1893. Au côté nord se trouve le parc Lincoln sur le lac. On y voit des collines artificielles, une petite baie qui communique avec le lac et qui sert de refuge aux bateaux surpris par la tempête. Il y a aussi au parc Lincoln un jardin zoologique où l'on voit un grand nombre d'animaux, entre autres de beaux lions et de superbes bisons. Non loin du parc sont les maisons de plusieurs millionnaires.

J'ai admiré surtout la demeure de M. Potter Palmer: c'est un vrai château des temps féodaux embelli par le luxe de notre siècle. La promenade le long du lac est fort belle, ainsi que le grand boulevard qui s'étend du sud au nord. Le parc Lincoln et le parc Washington m'ont rappelé un peu le Bois de Boulogne: non que je veuille comparer Chicago à Paris. Nos grandes villes américaines sont belles, mais ne possèdent pas le charme indéfinissable de Paris. Notre Nouvelle-Orléans, moins vaste, moins somptueuse que New York et Chicago, a plus de charme que ces deux villes, toutes belles qu'elles sont.

Dans deux ou trois jours j'aurai encore le plaisir de vous écrire. Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus dévoués

ALCÉE FORTIER.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Beaucoup de monde, foule tous les soir au Parc Athlétique pour entendre la troupe métropolitaine dans l'opéra de Planquette, "Les Cloches de Corneville", opéra que notre public aime.

Mlle Belle Thorne fait une très gentille Serpolette, voix et jeu excellents.

Le nouveau baryton, M. William Puall, a fait dimanche soir son début au parc et y a reçu un très gracieux accueil. Les "Cloches de Corneville" resteront sur l'affiche jusqu'à samedi.

WEST END.

C'est devant un public nombreux que le nouvel orchestre du West End a donné son concert hier soir.

Le West End est positivement un lieu de rendez-vous populaire; on s'y dispute pour ainsi dire les places bien que le nombre de celles-ci soit considérable.

L'administration de l'endroit est des meilleures: chaque soir elle varie et multiplie ses attraits. Du nouveau, il lui faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No 36 Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

TROISIEME PARTIE.

IX

Suite.

—Allons dans ma chambre. Nous serons mieux pour causer.

Elle était gentille cette chambre. Mais tout son luxe consistait dans sa propreté et dans l'ingéniosité avec laquelle y était rangé le pauvre mobilier de Ninette. Elle témoignait plus de goût que de richesse et révélait une vie correcte, régulière, sans plaisir. Adalbert n'eut pas besoin d'un long examen pour comprendre.

A peine entré, il questionna railleur:

—Nous le faisons donc toujours à la vertu? C'est beau, la vertu, mais bien sévère pour une personne de votre âge. Vous êtes jolie, cependant, et c'est dommage de croupir ici quand vous n'auriez qu'un signe à faire....

—On me l'a déjà dit, déclara-t-elle.

—Parbleu, je m'en doute bien, je vous l'ai dit moi-même. Seulement, vous m'avez si fraîchement reçu....Ce n'était pas encourageant.

—Je ne pouvais prendre au sérieux vos paroles. Me parler comme vous l'avez fait, alors que nous nous rencontrions pour la première fois. J'ai cru à une plaisanterie.

—Mais non, mais non, protesta le vicomte, c'était très sérieux, comme c'est très sérieux encore.... Que ne ferais-je pas pour une petite amie?

Ninette baissait la tête et son silence pouvait être interprété comme un consentement. Adalbert s'avança d'un pas, l'œil brillant, la bouche [illegible], très ému en un mot et le bras arrondi.

—Le tigre se serait-il jamais transformé en agneau? balbutia-t-il.

Ninette, en cet instant qui eut la brièveté de l'éclair, toucha le fond de l'abîme où l'illusion d'un jour fait si souvent sombrer l'innocence. Puis brusquement, elle rebondit. Etait-ce vertu? Etait-ce calcul? Elle n'eût pu répondre, car elle ne voyait plus très clair en elle et ses résolutions de sagesse avaient été bien ébranlées. Néanmoins elle se dérobait.

—Je n'ai jamais été un tigre, mais je ne serai jamais un agneau. J'ignore ce que le destin me réserve et je ne sais si une pauvre fille comme moi, livrée à toutes les malechances de la vie de théâtre, pourra toujours se passer d'un appui.

Mais, ce que je sais, c'est que je ne l'accepterai que de la part d'un homme qui m'aura d'abord prouvé son dévouement.

—Quelles preuves vous faut-il du mien? interrogea le vicomte qui s'emballait.

—Aucune aujourd'hui, dit-elle.

Et comme il voulait poursuivre, elle reprit:

—Vous m'avez annoncé une commission de Mlle Flamarin. Acquittez vous de votre message.

—Tiens, c'est vrai, je n'y pensais plus. C'est votre faute aussi, car le diable m'emporte si, en entrant chez vous, je songeais à vous faire la cour! Mais, quoi, vous êtes si gentille....

—La commission de Mlle Flamarin? répéta Ninette.

—J'y reviens, j'y reviens. Voici donc ce qui m'amène. Dimanche prochain, dans trois jours, ce sera la fête de notre pays de Marcillac. Maman organise pour ce jour-là une solennité religieuse, messe en musique, salut, que sais-je? Il nous fallait une cantatrice, et sur le conseil de Mlle Flamarin, c'est vous qu'on a choisie. Comme je venais à Paris aujourd'hui, elle m'a chargé de vous en avertir. Vous êtes priée de venir passer quarante-huit heures au château, samedi pour la répétition, dimanche pour l'exécution. Vous fixeriez vous-même le prix de votre déplacement. J'ai dit.

En écoutant Adalbert, Ninette croyait voir s'ouvrir le ciel. Elle se transformait. Tous ses espoirs renaissaient, balayant les découragements et les révoltes qui, tout à l'heure, gonflaient son cœur.

Ce n'était rien, cette invitation. Mais, en prouvant à Ninette que Camille ne l'oubliait pas, elle apportait dans sa triste vie une diversion salutaire et constituait ce secours moral qui suffit parfois à conjurer les crises auxquelles nous exposent les détresses de notre âme.

Enfin, elle lui fournissait un bon prétexte pour écarter les offres de Verbet sans qu'il pût s'offenser du refus. Il n'ignorait pas que son élève était patronnée par le ministre des affaires étrangères et il comprendrait qu'obligée de choisir entre les offres de son professeur et l'invitation de la comtesse de Marcillac, elle préférât se rendre à l'appel de cette grande dame à qui Flamarin l'avait recommandée et qui s'était engagée à s'efforcer de lui être utile.

Ces réflexions se présentèrent en bloc à la pensée de Ninette dès qu'elle eut pourquoi le vicomte était venu la voir et son cœur meurtri fut soudain rasséréné, consolé, guéri.

Sa réponse se ressentit de cette transformation soudaine.

—Remerciez en mon nom ceux qui vous envoient, fit-elle, et veuillez leur dire qu'ils peuvent compter sur moi. J'arriverai samedi à Marcillac par le train que vous m'indiquerez et j'apporterai quelques morceaux de musique religieuse.

—N'en apportez pas, c'est inutile. Nous en avons au château toute une collection et Mlle Flamarin en a déjà choisi plusieurs qui sont dans votre voix.

Quoi qu'il n'eussent plus rien à se dire, Adalbert ne se hâtait pas de partir. Il cherchait un prétexte pour revenir au sujet dont il parlait avec tant de feu quand Ninette l'avait arrêté pour le ramener au but de sa visite. Mais elle ne voulait plus rien entendre maintenant de ce que toute à l'heure elle écoutait avec complaisance. Ne sachant à quelle sujétion elle avait obéi, il ne comprenait rien à sa mobilité.

Comme il lui répétait qu'elle était jolie, elle coupa court à ses éloges en lui demandant l'heure du train qu'elle devait prendre. Quand il eut répondu, il tourna un nouveau compliment. Elle feignit de n'avoir pas compris. Il fut contraint de se lever, sous peine de jouer un sot personnage. Non sans regret, il prit son chapeau, sa canne et gagna la porte à pas lents, dans l'attitude d'un soupirant éconduit.

Cette mélancolie ne le déparait pas. Elle était sincère, et la sincérité fait pardonner bien des inconséquences, surtout quand le coupable est jeune et séduisant.

Ninette eut pitié de lui et voulant qu'il emportât une parole de réconfort, elle le remercia en termes affectueux de la peine qu'il avait prise de monter ses étages.

—Je les accepte vos remerciements, parce que je les mérite, dit il. C'est Mlle Flamarin à qui vous devez d'être invitée chez nous. Mais tout de même, quand elle a prononcé votre nom, j'ai appuyé ferme.

—Aussi, je vous sais bien reconnaissante.

—Enfin, c'est toujours ça, murmura t-il.

Mais, il s'en voulait de ne rien trouver de mieux à dire. Il ne considérait pas que, pour un homme qui s'était offert et qu'en somme on renvoyait bredouille, il eût une bonne sortie.

Il était déjà sur le pas de la porte lorsque à l'improviste il trouva le langage qui convenait pour couvrir sa défaite.

Encore un mot, ma petite amie, s'écria t-il, et surtout ne vous offensez pas de l'offre que me suggère le béguin que j'ai pour vous, car j'en ai un et fameux.

Elle ne pouvait se fâcher et se mit à rire.

—Si je vous prenais au mot pourtant, insinua-t-elle.

C'était le feu aux poudres. Vivement il se retournait et, tout brûlant, répliqua:

—Eh! mon Dieu, je ne demande pas autre chose. Essayez.

Elle riait plus fort en reprenant:

—Voulez vous vous sauver.

—Non sans vous avoir dit ce que je voulais vous dire, insista-t-il. Peut être, pour venir à Marcillac, êtes vous tenue à quelques dépenses de toilette, et comme je ne vous crois pas bien riche.. Enfin, voila, s'il vous faut un peu d'argent d'avance....

Elle songea aux dix louis qu'en une autre circonstance Bonréal lui avait glissés dans la main. Mais il lui sembla que l'offre d'Adalbert était plus délicate, mieux présentée, et elle n'en conçut ni trouble, ni surprise. Elle en fut encore touchée et remercia avec effusion.

—C'est gentil à vous d'y penser, mais je n'ai besoin de rien.